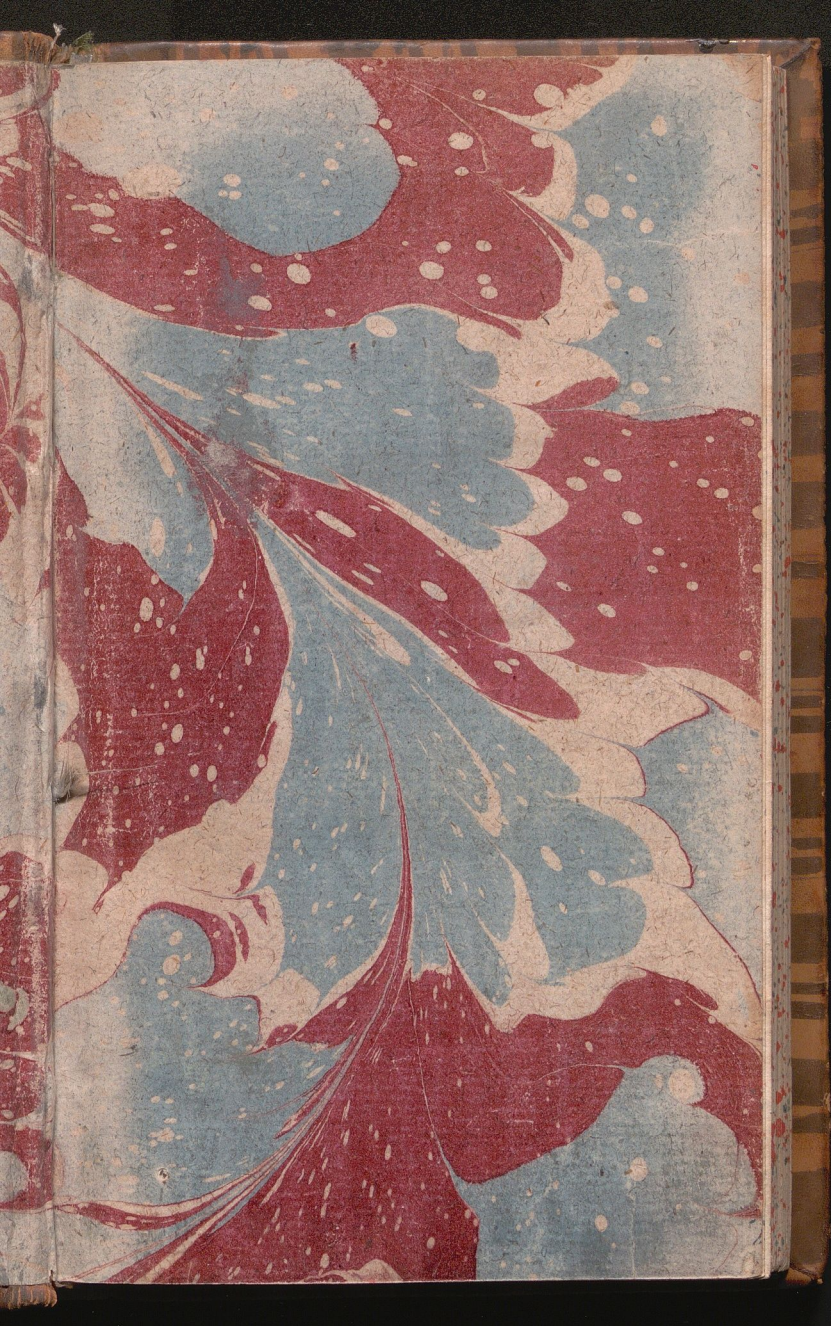
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-1112750274-19



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-1112750274-19

MANLIUS CAPITOLINUS.

TRAGEDIE.

Par Mr DE LA FOSSE.

Le prix est de vingt sols.

A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, Quay des Augustins, à la Descente du Pont Neuf, à l'Image S. Loüis.

M. DCC. XIII.
Avec Approbation, & Privilege du Roy.

Universitäts- u. Landesbibliothek
HALLE
(SAALE)

Universitäts- und Landesbibliothek
Zweigstelle Anhalt
Bernburg

L 33

PREFACE.

LE ſujet de cette Tragédie ſe trouve dans le ſixiéme Livre de la premiere Decade de Tite-Live. J'ai pris de cet excellent Original tout ce qui m'a parû propre à ſoûtenir mon Ouvrage; & j'ai laiſſé ce que je n'ai pas crû pouvoir traiter aſſez heureuſement. Je me ſuis encore appuïé de la lecture de pluſieurs fameuſes Conjurations anciennes & modernes; & j'avouë que j'ai beaucoup emprunté, ſur tout de celle qui a été écrite en nôtre Langue, par un ſçavant Abbé, aſſez connu par le mérite des Ecrits qu'il a mis au jour.

Quelque facilité qu'il y ait à détruire pluſieurs Critiques que j'ai entendu faire contre cette Piéce, je ne perdrai point de tems à les réfuter par une Diſſertation; & je leur donne pour réponſe l'approbation dont le Public a honoré mon Ouvrage.

ACTEURS.

MANLIUS CAPITOLINUS.

SERVILIUS, son ami.

VALERIE.

VALERIUS, Consul, Pere de Valerie.

RUTILE, un des Chefs de la Conjuration de Manlius.

ALBIN, Confident de Manlius.

TULLIE, Confidente de Valerie.

PROCULUS, un des Domestiques de Manlius.

La Scene est à Rome, dans la Maison de Manlius, située sur le Capitole.

MANLIUS CAPITOLINUS

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

MANLIUS, ALBIN.

MANLIUS.

UN tel secret, Albin, tu connois l'importance,
Et ton zele éprouvé me répond du silence.
Mon courroux à tes yeux peut, sans crainte, éclater.
Justes Dieux! quand viendra le tems d'éxécuter.

Quand pourray-je à la fois punir tant d'injuſtices,
Dont ces Tyrans de Rome ont payé mes ſervices ?
Oüy, je rends grace, Albin, à leur inimitié,
Qui, me débarraſſant d'une vaine pitié,
Fait que de ma grandeur ſur leur perte fondée,
Sans ſcrupule, aujourd'huy j'enviſage l'idée.
Car enfin dans mes vœux tant de fois démenti,
Quand du Peuple contre eux j'embraſſay le parti,
Je voulois ſeulement, leur montrant ma puiſſance
A me mieux ménager contraindre leur prudence.
Mais aprés les affronts, dont ils m'ont fait rougir,
Ma fureur ne ſçauroit trop tôt, ni trop agir.
Je veux leur faire voir, par un éclat terrible,
A quel point Manlius au mépris eſt ſenſible;
Combien il importoit de ne rien épargner,
Ou pour me perdre, Albin, ou bien pour me gagner.

ALBIN.

Oüy, Seigneur; mais enfin, quelque ardeur qui vous guide,
Un Peuple variable, incertain, & timide,
Dont le zele d'abord ardent, impétueux,
Prête à ſes Protecteurs un appuy faſtueux,
Et qui dans le péril tremble, & les abandonne,
Eſt-il un ſûr garant de l'eſpoir qu'il vous donne ?
Vous-même, qui deviez, par cent & cent bienfaits,
Le croire à vôtre ſort attaché pour jamais,
Lorſque d'un Dictateur l'injuſte tyrannie
Vous fit d'une priſon ſubir l'ignominie,
Tout ce Peuple, Seigneur pour vous-même aſſemblé,

De frayeur à sa voix ne fut-il pas troublé ?
Qui d'eux tous entreprit alors de vous défendre ?

MANLIUS.

Ils ont forcé du moins le Sénat à me rendre,
Leur repentir accroît leur zele, & mon espoir.
Mes fers par eux brisez leur montrent leur pouvoir,
Et que, pour abolir une injuste puissance,
Tout le succés dépend de leur perseverance.
Car enfin des efforts qu'ils ont faits jusqu'ici,
Souvent même sans Chef, combien ont réussi ?
Ils ont fait des Tribuns, dont l'appui salutaire
A l'orgueil des Consuls est un frein necessaire,
Aux plus nobles emplois on les voit appellez,
Les plus fiers des Romains par eux sont éxilez,
Ils ont forcé les Grands, en leur donnant leurs Filles,
A souffrir avec eux l'union des Familles,
Ils se font partager les terres des Vaincus.
Et que faut-il, Albin, pour les faire oser plus?
Que leur montrer un Chef dont les soins, le courage
Soûtiennent les efforts où l'ardeur les engage ?

ALBIN.

C'est donc sur cet espoir, Seigneur, qu'à haute voix,
Par tout des Sénateurs vous décriez les loix ?
Quoi ! ne craignez-vous point qu'une audace si fiere
Ne puisse à leurs soupçons donner trop de lumiere ?

MANLIUS.

Non, Albin, leur orgueil, qui me brave toûjours,
Croit que tout mon dépit s'exhale en vains discours.
Ils connoissent trop bien Manlius inflexible.

Ils me soupçonneroient, à me voir plus paisible
En me déguisant moins, je les trompe bien mieux.
Sous mon audace, Albin, je me cache à leurs yeux,
Et preparant contre eux tout ce qu'ils doivent craindre,
J'ai même le plaisir de ne me pas contraindre.

ALBIN.

Je ne vous dis plus rien. Vous avez tout prévû.
Je croi qu'à tout aussi vos soins auront pourvû.
Quels présages heureux pour un dessein si juste!
Cet Ecueil des Gaulois, ce Capitole auguste,
L'azile de nos Dieux, le salut des Romains,
Vous-même y commandez, son sort est en vos mains.
Et que n'esperer pas du courage & du zele
De tant d'Amis, armez pour la même querelle?
De Rutile, sur tout, ce Guerrier genereux,
Qui pressé des Arrêts d'un Sénat rigoureux,
Eut, sans vos prompts secours, sans vos soins salutaires
Fini dans les prisons sa vie & ses miseres?
Et quel bonheur encor, que, sans être attendu,
Servilius hier se soit ici rendu?
Des devoirs d'un ami qu'avec zele il s'acquite?
A peine, loin de Rome, il apprend dans sa fuite
Du Sénat contre vous l'Arrêt injurieux,
Que, pour vous secourir, il revient en ces lieux.
En vain l'amour, l'effroi, les pleurs de Valerie
A son Pere par lui si hautement ravie;
En vain tous ses amis ont voulu l'arrêter.
Et quels transports de joye a-t-il fait éclater

Lorſqu'en vous embraſſant, il s'eſt vû hors d'allarme !
Que pour lui vos deſſeins doivent avoir de charmes !

MANLIUS.

Il n'en ſçait rien encor, & je voulois, Albin,
Sans témoin, avec lui m'en ouvrir ce matin :
Mais l'aurois-tu penſé ? la triſte Valerie
Tremblante pour ſes jours, & ſur ſes pas partie,
Eſt dans Rome en ſecret entrée heureuſement,
Et chez moi, pour le joindre, arrive en ce moment.
Mais je vais au plûtôt ; pour cette confidence...

ALBIN.

Quelqu'un vient.

SCENE II.

PROCULUS, MANLIUS, ALBIN.

PROCULUS.

POur vous voir Valerius s'avance, Seigneur.

MANLIUS.

Valerius ! Quel important ſouci
Oblige ce Conſul à me chercher ici ?
Auroit-il ſçu déja que ſa Fille enlevée :
Aprés Servilius, chez moi fût arrivée.
Va, cours les avertir, & qu'ils ne craignent rien,
Tu chercheras Rutile aprés cet entretien.

SCENE III.

MANLIUS, VALERIUS.

VALERIUS.

JE viens sçavoir de vous, Seigneur, ce qu'il faut croire
D'un bruit, qui se répand, & blesse vôtre gloire,
Servilius, dit-on, dans ces lieux retiré,
Croit y joüir, par vous, d'un azile assuré.
Il ose se flatter que, contre ma vengeance,
Vous voudrez bien vous-même embrasser sa défense.

MANLIUS.

Oüi, Seigneur, il est vrai qu'il ose s'en flatter.
Je prendrois pour affront que l'on en pût douter.
Je sçais me garantir de cette erreur commune
De trahir mes amis trahis par la fortune,
Regler sur son caprice & ma haine & mes vœux.
Ce qu'il a fait, Seigneur, vous semble un crime affreux,
C'est ce qu'on ne voit pas, avec tant d'évidence,
Lorsqu'on met un moment ses raisons en balance,
Mais quoi qu'il en puisse être enfin, par quelle loi,
Criminel envers vous, doit-il l'être envers moi?

VALERIUS.

Par cette loi, Seigneur, des plus grands cœurs cherie,

De n'avoir point d'amis plus chers que la Patrie.
De sacrifier tout au maintien de ses droits.
Vôtre ami par son crime en a blessé les loix.
A vos yeux comme aux miens il est par-là coupable.
Jusqu'à quand voulez-vous, si prompt, si secourable,
Sans vous inquiéter de nos soupçons secrets,
De tout les mécontens prendre les interêts?
Les combler de faveurs? ordinaire industrie
De qui veut à ses loix asservir sa Patrie.

MANLIUS.

Et quel moyen, Seigneur, de guérir vos soupçons?
Où sont de vos frayeurs les secretes raisons?
Dois-je pour ennemis prendre tous ceux, qu'offense
D'un Sénat inhumain l'injuste violence?
Et suis-je criminel quand, par un doux accueil,
J'appaise leur courroux qu'irrite son orgueil?
C'est moi, c'est mon appui qui les conserve à Rome.
Vous demandez d'où vient qu'un Romain, un seul homme,
Des miseres d'autrui soigneux de se charger,
Offre à tous une main prompte à les soulager.
D'une pitié si juste est-ce à vous de vous plaindre?
Si c'est une vertu qu'en moi l'on doive craindre,
Si du Peuple, par elle, on se fait un appui,
Pourquoi suis-je le seul qui l'exerce aujourd'hui?
Que ne m'enviez-vous un si noble avantage?
Pourquoi chacun de vous, pour être exempt d'ombrage,
Ne s'efforce-t-il pas, par les mêmes bienfaits,

De gagner, d'attirer les amis qu'ils m'ont faits ?
Ne peut-on du Sénat appaiſer les allarmes,
Qu'en affligeant le peuple, en mépriſant ſes
larmes ?
L'avarice, l'orgueil, les plus durs traitemens,
Du ſalut d'un Etat ſont-ils les fondemens ?
Mes bienfaits vous font peur ? &, d'un eſprit
tranquile,
Vous regardez l'excés du pouvoir de Camille.
A l'Armée, à la Ville, au Sénat, en tous lieux,
De charges, & d'honneurs on l'accable à mes
yeux.
De la paix, de la guerre, il eſt lui ſeul l'arbitre.
Ses Collegues ſoûmis, & contens d'un vain ti-
tre,
Entre ſes ſeules mains laiſſant tout le pouvoir,
Semblent à l'y fixer exciter ſon eſpoir.
D'où vient tant de reſpect, d'amour pour ſa
conduite ?
Des Gaulois à ſon bras vous imputez la fuite.
Vos éloges flateurs ne parlent que de lui.
Mais que deveniez-vous, avec ce grand appui,
Si dans le tems que Rome aux Barbares livrée,
Ruiſſelante de ſang, par le feu devorée,
Attendoit ſes ſecours loin d'elle préparez,
Du Capitole encore ils s'étoient emparez ?
C'eſt moi qui, prévenant vôtre attente frivole,
Renverſai les Gaulois du haut du Capitole.
Ce Camille ſi fier ne vainquit, qu'aprés moi,
Des ennemis déja battus, ſaiſis d'effroi
C'eſt moi qui, par ce coup préparai ſa victoire,
Et de nombreux ſecours eurent part à ſa gloire.
La mienne eſt à moi ſeul, qui ſeul ai combattu,
Et quand Rome empreſſée honore ſa vertu,
Ce Sénat, ces Conſuls, ſauvez par mon coura-
ge,
Ou d'une mort cruelle, ou d'un vil eſclavage,

M'immolent, sans rougir, à leurs premiers soupçons,
Me font de mes bienfaits gémir dans les prisons,
De mille affrons enfin flétrissent, pour salaire,
La splendeur de ma Race & du nom Consulaire.

VALERIUS.

Seigneur, de nos motifs, injustes à vos yeux,
Avec moins de chaleur, vous pourriez juger mieux.
Si Camille aujourd'hui ne nous fait point d'ombrage,
Nous voyons tous quel zele anime son courage,
Que suivre ses conseils du succés assurez,
C'est obéïr aux Dieux, qui les ont inspirez.
Avons-nous à rougir de cette obéïssance,
Par qui croît nôtre gloire, & nôtre indépendance?
N'est-ce pas là le but d'un cœur vrayment Romain?
Lorsqu'on nous y conduit, qu'importe quelle main?
Vous avez même ardeur pour l'Etat, pour sa gloire.
Vos desseins sont pareils, & je veux bien le croire.
Mais à parler sans fard, est-ce sans fondement
Que Rome inquietée en jugeoit autrement?
Et quels soupçon sur tout ne dût pas faire naître
Ce jour, où devant nous forcé de comparoître,
Vôtre parti nombreux, & celui du Sénat
Sembloient deux Camps armez resolus au combat:
Quels flots de sang Romain s'alloient alors répandre,
Si jusqu'au bout le Peuple eut osé vous défendre?

On croyoit que vos soins, reglez sur ce succès,
A tout parti suspect fermeroient tout accès,
Mais de Servilius appuyant l'insolence...

MANLIUS.

Pour vous parler, Seigneur, je le voi qui s'avance.
Peut-être, en l'écoutant, un sentiment plus doux
Prendra dans vôtre cœur la place du courroux.
Je vous laisse tous deux.

SCENE IV.

SERVILIUS, VALERIUS.

VALERIUS.

QUe me veut ce perfide?

SERVILIUS.

Seigneur, si vôtre aspect m'étonne & m'intimide,
Je sçais trop à quel point je vous suis odieux.
J'en fait tout mon malheur, j'en atteste les Dieux.
Pour en finir le cours je viens ici me rendre.
Sans colere un moment, voulez-vous bien m'entendre?

VALERIUS.

Et quel est ton espoir? Qu'oses-tu souhaiter?
Moi, que tranquillement je puisse t'écouter?
Moi, j'oublirois ce jour, où préparant ta fuite,

Trop sûr d'être avoüé de ma Fille séduite,
Jusqu'aux pieds des Autels, ton amour furieux
Vint, des bras d'un Epoux l'enlever à mes yeux?
Par quel ressentiment, par quel cruel supplice
Devrois-je . . .

SERVILIUS.

Hé! pouviez-vous, avec quelque justice,
De mon Rival, Seigneur, recompenser la foi
D'un prix, que vous sçaviez qui n'étoit dû qu'à moi?
Daignez mieux consulter, & mes droits & ma gloire.
Et si ce jour fatal frappe vôtre memoire,
Souvenez-vous aussi de cette horrible nuit,
Où parmy le carnage, & la flâme & le bruit,
A vos yeux éperdus, les Gaulois en furie
Chargeoient déja de fers les mains de Valerie.
Que faisoit mon Rival, en ce moment affreux?
Il servoit Rome ailleurs. Je servois tous les deux,
Je combatis pour l'une, & je vous sauvay l'autre,
Tout couvert de mon sang, répandu pour le vôtre,
J'osay de mes travaux vous demander le fruit,
Et par vôtre refus au desespoir réduit,
Mon bras, contre un Rival superbe & téméraire,
Fit ce que les Gaulois contre eux m'avoient vû faire.

VALERIUS.

Ainsi donc tu croyois, la sauvant des Gaulois,
Te faire une raison de m'imposer des loix
Tu prétendois, en eux triompher de moy-même,
Et sur mes droits détruits fonder ton droit suprême.
Car enfin de quel fruit tes soins sont-ils pour moy?
Je la perdois par eux, & je la perds par toy.
Aux vœux d'un autre en vain ma foy l'avoit promise.

Sur eux comme sur moy tu crois l'avoir conquise.
Tu me traites enfin en ennemy vaincu.
Pour me donner ce nom, que me reproches-tu ?
Si ma promesse ailleurs engageant Valerie,
Donne un sujet de plainte à ta flâme trahie,
Sa sœur que je t'offrois, mon appuy, mes bienfaits,
De mes mépris pour toy sont-ils donc les effets ?

SERVILIUS.

Ah ! sur moy vos bienfaits avoient beau se répandre.
Vous m'ôtiez plus, Seigneur, qu'ils ne pouvoient me rendre.
Valerie avoit seule, & mon cœur, & mes vœux,
Ce qui n'étoit point elle étoit au dessous d'eux.
Sans elle, tous vos dons, loin de me satisfaire,
N'étoient ... Mais où m'emporte une ardeur téméraire ?
Tous mes raisonnemens ne font que vous aigrir.
Hé-bien, ce n'est qu'à vous que je veux recourir.
Pour ne devoir qu'à vous ma grace toute entiére,
J'implore icy pour moy vôtre bonté premiere.
Plus je parois, Seigneur, criminel à vos yeux,
Plus l'oubli de mon crime est pour vous glorieux.
Vos Ayeux & les miens, que cet Hymen assemble
Peuvent sans honte ...

VALERIUS.

Hé bien ! parlons d'accord ensemble.
Veux-tu faire un effort digne de m'appaiser ?

SERVILIUS.

Pour un bonheur si grand, que puis-je refuser ?
Parlez, Seigneur, parlez.

VALERIUS.

VALERIUS.

Ta valeur, ta naissance,
Peuvent faire, il est vrai, chérir ton alliance.
Mais je la tiens coupable, & ne te connois plus,
Depuis que l'amitié t'unit à Manlius.
A ce superbe esprit, suspect à sa Patrie,
Sois si tu veux fidele à flatter sa furie :
Mais dégage mon sang du sort, & des forfaits,
Où pourroient quelque jour t'entraîner ses projets.
Romps aujourd'hui de gré, ce que tu fis de force.
Entre ma fille, & toi, souffre enfin un divorce :
Ou pour mieux m'expliquer, choisi dès aujourd'hui
Manlius sans ma fille, ou ma fille sans lui.
Voi de ces deux partis celui qui te peut plaire.
Tu ne peux qu'à ce prix desarmer ma colere.

SERVILIUS.

Si vôtre offre un moment avoit pû m'ébranler,
De ce fer, à vos yeux, je voudrois m'immoler.

VALERIUS.

C'en est assez. Adieu.

SCENE V.

SERVILIUS *seul.*

Moi pour fuir ta furie,
Moi, trahir Manlius, ou perdre Valerie ?

Barbare ? ce deſſein paſſe tous tes efforts.
Ils tiennent à mon cœur par des liens trop forts.
Pour les en arracher, il faut qu'on le déchire.
Tonne, éclate, aſſouvi la fureur qui t'inſpire.
De quels traits ſi cruels me peut-elle percer,
Qu'ils puiſſent . . . mais je vois Valerie avancer.
O juſtes Dieux ! témoins de ma flâme immortelle,
Jugez-en à ſa vûë, ai-je trop fait pour elle ?

SCENE VI.

VALERIE, SERVILIUS.

VALERIE.

HE' bien ? vous avez vû mon pere en ce moment ?
De tout vôtre entretien quel eſt l'évenement ?
Sa grace, & ſon aveu, ſur l'Hymen qui nous lie,
Comblent-ils à la fin les vœux de Valerie ?
Mais quel eſt le chagrin qui paroît dans vos yeux ?
Quel mal heur . . . .

SERVILIUS.

Voyez-vous ces murs ſi glorieux,
Où tant de grans Héros ont reçû la naiſſance,
Où la faveur des Dieux fait ſentir leur preſence,
Où de tout l'Univers, s'il faut croire leur voix,

Les peuples asservis prendront un jour des loix,
Cette Rome en un mot, ma Patrie, & la vôtre?
Nous n'avons plus de part à son sort l'un ni l'autre;
Son aspect desormais ne nous est plus permis,
Et nôtre espoir n'est plus que chez ses ennemis.

VALERIE.

Je vous entens, Seigneur, rien ne fléchit mon Pere.
Il faut, en quittant Rome, éviter sa colere.
Mais j'en suis peu surprise, ô destin rigoureux!
Le sort d'une Mortelle eut été trop heureux.
Cependant hâtons-nous, prévenons la tempête,
Dont ses ressentimens menacent vôtre tête.
Par un plus long séjour cessons de l'irriter.
Rien ne doit plus, Seigneur, icy nous arrêter.
Quelques malheurs sur nous que le destin assemble,
Nous souffrons, mais unis, nous fuyons, mais ensemble.
Tous lieux sont pleins d'attraits aux cœurs qui s'aiment bien,
Et peut-t'on être heureux, sans qu'il en coûte rien?
Manlius, délivré d'une prison cruelle,
N'a plus icy, Seigneur, besoin de vôtre zele.
Quitte envers un ami chéri si tendrement,
L'une à l'autre aujourd'hui rendons-nous pleinement.
D'un séjour si suspect, allons, fuyons la vûë,
Venez. Que de ma foi la vôtre convaincuë,
Apprenne qu'avec vous mon cœur trouve en tous lieux
Sa gloire, son bonheur, sa Patrie, & ses Dieux.

SERVILIUS.

O cœur vraiment fidelle! ô vertu que j'adore!

Quel éxil avec vous peut m'affliger encore?
Quel bien me peut manquer? Je conserve, pour
vous,
Tous les feux d'un Amant dans le cœur d'un E-
poux:
Que dis-je? vos beautez, vos vertus dans mon
ame,
Allument de plus près une plus vive flâme,
Et mon cœur chaque jour, surpris de tant d'at-
traits,
Voit toujours au-delà de ses derniers souhaits.
Oüy, Valerie, allons, fuyons ce lieu funeste.
Mais voyons, avant tout, un ami qui me reste,
Et dans nôtre embarras, dont ses yeux sont té-
moins,
Demandons-lui tous deux ses avis & ses soins.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE I.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

NON, je n'approuve point cette seconde fuite,
Ami. Ton sort changé doit changer ta conduite.

SERVILIUS.

Et quel motif secret te fait me condamner?
Crois-tu qu'avec plaisir je vais t'abandonner?
Que, bornant tous mes vœux à plaire à Valerie,
J'immole à son amour ton amitié trahie?
Plût aux Dieux que tous trois réünis à jamais,
Nos cœurs . . . . Mais vaine idée, inutiles souhaits!
Tu vois par quel crédit, & par quelle puissance,
Valerius ici peut hâter sa vangeance;
Qu'en vain, contre un Sénat trop déclaré pour lui,
Tes soins officieux m'offriroient un appuy;

Et lorſque, loin de Rome, une fuite facile
Peut contre leur pouvoir, m'aſſurer un azile,
Dois-je dans les perils d'un amour malheureux
Engager, ſans beſoin, un ami genereux?

MANLIUS.

Mais en fuyant ces lieux, fuiras-tu ta fortune?
Où prétends-tu traîner une vie importune?
Quelle reſſource encore y pourras-tu trouver?
Sçais-tu dans le Senat ce qui vient d'arriver?
Juſqu'où Valerius a porté ſa colere?

SERVILIUS.

Non. Et qu'a-t'il donc fait?

MANLIUS.

Tout ce qu'il pouvoit faire.
C'eſt peu, pour t'accabler, que le Sénat cruel
Te condamne aux rigueurs d'un éxil éternel?
Pour te faire un tourment du jour que l'on te laiſſe,
Tes biens te ſont ravis, tes Titres, ta Nobleſſe,
Ta maiſon, dont bientôt les treſors précieux
Vont être le butin du Soldat furieux,
Et qui par mille mains auſſi-tôt démolie
Va dans ſes fondemens tomber enſevelie.
Pour remplir cet Arrêt, déja l'ordre eſt donné,
Le fier Valerius lui-même l'a ſigné.
En un mot, tu perds tout, & dans ce ſort funeſte
Juge, s'il te ſuffit de partager le reſte
Des biens, qu'avec mon ſang verſé dans les Combats,
J'ai prodiguez en vain, en ſervant ces ingrats?

SERVILIUS.

Ainſi, Pere cruel, ainſi ta barbarie,
En éclatant ſur moi, tombe ſur Valerie.
Son ſort au mien uni devoit... Ah Manlius!
Tu ſçais dans les perils quel eſt Servilius.

Tu ſçais ſi juſqu'ici le deſtin qui m'outrage,
Au moindre abaiſſement a forcé mon courage.
Mais quand je ſonge, helas! que l'état où je ſuis
Va bientôt expoſer aux plus mortels ennuis
Une jeune beauté, dont la foi, la conſtance,
Ne peut trop exiger de ma reconnoiſſance;
Je perds à cet objet toute ma fermeté,
Et pardonne de grace à cette lâcheté,
Qui, me faiſant prévoir tant d'affreuſes allarmes,
Dans ton ſein genereux me fait verſer des larmes.

MANLIUS.

Des larmes! Ah plûtôt, par tes vaillantes mains,
Soient noyez dans leur ſang ces perfides Romains.
Des larmes! juſques là ta douleur te poſſede?
Il eſt, pour la guerir, un plus noble remede,
Un Privilege illuſtre, un des droits glorieux,
Qu'un homme, tel que toi, partage avec les Dieux,
La vangeance. Ma main ſecondera la tienne.
Nôtre ſort eſt commun. Ton injure eſt la mienne.
C'eſt à moi qu'on s'adreſſe, & dans Servilius
On croit humilier l'orgueil de Manlius.
Uniſſons, uniſſons dans la même vangeance
Ceux qui nous ont unis dans une même offenſe.
De tant d'affronts cruels vangeons nôtre vertu.
Perdons, & Senateurs, & Conſuls.

SERVILIUS.

Que dis-tu?
Dans ce diſcours obſcur, ta voix, & ton viſage
Relevent mon eſpoir, r'animent mon courage.
Tu ſembles méditer quelque important projet;
Acheve, acheve, ami, de m'ouvrir ton ſecret.

MANLIUS.

Au même état que moi, ton cœur, par sa colere,
Devroit avoir compris ce que le mien peut faire.
Apprends donc que bientôt nos Tyrans, par leur mort,
De Rome entre mes mains vont remettre le sort.
J'ai de braves amis, pour chefs de l'entrepriſe,
Et gagné par mes ſoins, ou par leur entremiſe.
Le Peuple a ſçû choiſir, pour traiter avec moi,
Rutile, dont tu ſçais la prudence & la foi.
Pour en hâter le tems, trop lent à ma vangeance,
Je l'ai fait avertir qu'il vint en diligence.
Tout me flate. J'ay ſçû, pour l'effet de mes vœux,
Trouver divers moyens, indépendans entre eux,
Qui peuvent s'entr'aider, ſans pouvoir s'entrenuire,
Et dont à mon deſſein un ſeul peut me conduire;
Et s'il peut s'accomplir, je te laiſſe à juger
Ce que mon amitié t'y fera partager.
Voilà, Servilius, le deſſein qui m'anime,
Sur qui tu dois fonder ton eſpoir legitime:
Non qu'il m'aveugle aſſez, pour me faire penſer,
Qu'un caprice du ſort n'oſe le renverſer.
Je ſçai trop quels revers tout à coup il déploye:
Mais ne vaut-il pas mieux, ami, que Rome voye
Manlius périſſant, en voulant ſe vanger;
Que Manlius vivant, qui ſe laiſſe outrager?
Toi-même, de ton ſort vangeant l'ignominie,
Verrois-tu d'un autre œil la perte de ta vie?

SERVILIUS.

Non, non, Manlius, non. Je fais les mêmes vœux;

J'écoute, avec transport, ton dessein genereux,
Et je tire ce fruit des malheurs de ma vie,
Qu'ils sçauront à mon zele ajoûter ma furie.
Commande seulement, sur qui de ces ingrats
Doit éclater d'abord la fureur de mon bras.
Faut-il qu'avec ma suite, affrontant leurs cohortes,
Du Sénat, en plein jour, j'aille briser les portes?
Ou renverser sur eux leurs Palais embrasez?
Tu vois à t'obéïr tous mes vœux disposez.

MANLIUS.

Je te veux, avant tout, presenter à Rutile.
Comme il est d'un esprit exact, & difficile,
Il faudra qu'un ferment, où tous se sont soumis,
De ta foi, dans ses mains, assure nos amis,
Et tu comprends assez, sans qu'on t'en avertisse,
Que soigneux de cacher jusqu'au plus foible indice,
A tous autres après, & tes yeux, & ton front,
En doivent dérober le mystere profond.

SERVILIUS.

Tu me connois trop bien pour craindre qu'un reproche ....

MANLIUS.

Laisse-moi lui parler. Je le voi qui s'approche:
Mais ne t'éloigne pas. Je vais te rappeller.

SCENE II.

RUTILE, MANLIUS.

MANLIUS.

ENfin il n'eſt plus tems, Seigneur, de reculer.
Nous avons par nos ſoins, & par nos artifices
Du ſort, autant qu'on peut, enchaîné les caprices.
Il faut des actions & non plus des conſeils.
La longueur eſt funeſte à des deſſeins pareils.
Peut-être avec le tems mes ſoins, aidez des vôtres,
Aux moyens déja pris en ajoûteroient d'autres:
Mais d'abord qu'une fois on peut, comme à preſent,
En avoir joint enſemble un nombre ſuffiſant,
De peur qu'un coup du ſort les rompe, ou les diviſe,
Il faut s'en prévaloir, & tenter l'entrepriſe.
Quel tems d'ailleurs, quel lieu s'accorde à nos moyens?
Le Sénat, déclarant la guerre aux Circeïens,
Doit, pour la commencer ſous un heureux auſpice,
Venir au Capitole offrir un ſacrifice.
Quel tems, dis-je, quel lieu propice à nos deſſeins?
Un tems, où tout entier il ſe livre en nos mains;
Un lieu dont je ſuis maître, où les portes fermées
A nos libres fureurs l'expoſent ſans armées.

Le jour n'en eſt pas pris : mais pour s'y préparer,
Des ſentimens du peuple il ſe faut aſſurer.
Il faut contre un Sénat, dont il hait la puiſſance,
Par nos ſoins redoublez irriter ſa vangeance.
La peur d'être ſuſpect lui défend de me voir :
Mais en vos ſoins, Seigneur, je mets un plein eſpoir.
Je ſçai qu'en nos projets l'ardeur, qu'il vous inſpire,
Vous ſçaura ſuggerer tout ce qu'il faudra dire.
Ce n'eſt pas tout encore, vous avez ſçû, je croi,
Qu'hier Servilius eſt arrivé chez moi,
Qu'il n'eſt point de ſecret que mon cœur lui déguiſe ?

RUTILE.

Comment ? par vous Seigneur, ſçait-il nôtre entrepriſe ?

MANLIUS.

Oüi. Quel étonnement . . .

RUTILE.

Je m'explique à regret ;
Et voudrois étouffer un ſcrupule ſecret,
Si vos deſſeins trahis n'expoſoient que ma vie :
Mais ſur moi de ſon ſort un grand Peuple ſe fie.
Je dois craindre, Seigneur, en vous marquant ma foi,
D'immoler ſon ſalut à ce que je vous doi.
Ce n'eſt point par ſon ſang qu'il faut que je m'acquite.
Je connois vôtre ami. Je ſçai ce qui l'irrite ;
Qu'il peut, en nous aidant, relever ſon deſtin :
Mais au ſang du Conſul l'Hymen l'unit enfin,
D'un ſuperbe Conſul, proſcrit par nôtre haine :
Et quoiqu'à le fléchir il ait perdu de peine,
Qu'il ſemble hors d'eſpoir de le rendre plus doux,

Est-il un cœur si fier, si plein de son courroux,
Qui refusât, Seigneur, l'oubli de sa vangeance
A l'aveu d'un secret d'une telle importance?
Sur quelques droits puissans que se fonde aujourd'hui,
Cette ferme amitié, qui vous répond de lui,
L'Amour y peut-il moins? En est-il moins le maître?
Que dis-je? s'il falloit que le hazard fit naître,
Quelque interêt, qu'entre eux son cœur dût décider,
Pensez-vous que ce fût à l'Amour à ceder?

MANLIUS.

Pour faire évanoüir ce soupçon qui l'offense,
Il suffit à vos yeux de sa seule presence.
Venez Servilius.

SCENE III.

SERVILIUS, MANLIUS, RUTILE,

SERVILIUS.

Quel destin glorieux,
Quel bonheur imprevû m'attendoit dans ces lieux,
Seigneur! Que le dessein, que l'on m'a fait connoître,
Doit ... Mais quelle froideur me faites-vous paroître?
Vous serois-je suspect? Ai-je en vain prétendu...

RUTILE.

RUTILE.

Pourquoi le demander ? vous m'avez entendu.

SERVILIUS.

Oüi, Seigneur, & bien loin que mon cœur s'en offense,
Moi-même j'applaudis à vôtre défiance.
Moi-même, comme vous, je recuse la foi
D'un ami trop ardent trop prévenu pour moi;
Et ne veux point ici, par un serment frivole,
Rendre envers vous, les Dieux garants de ma parole.
C'est pour un cœur parjure un trop foible lien.
Je puis vous rassurer, par un autre moyen,
Je vais mettre * en ses mains, afin qu'il en réponde,
Plus que si j'y mettois tous les Sceptres du monde,
Le seul bien que me laisse un destin envieux.
Valerie est, Seigneur, retirée en ces lieux,
De ma fidelité voilà quel est le gage.
A cet ami commun je la livre en ôtage,
Et moi pour mieux encore vous assurer ma foi,
Je répons en vos mains, & pour elle & pour moi.
Témoin de tous mes pas, observez ma conduite,
Et si ma fermeté se dément dans la suite,
A mes yeux aussi-tôt prenez ce fer en main;
Dites à Valerie; en lui perçant le sein,
Pour prix de ta vertu, de ton amour extrême,
Servilius par moi t'assassine lui-même.
Et dans le même instant tournant sur moi vos coups,
Arrachez-moi ce cœur. Qu'il soit aux yeux de tous,
Montré comme le cœur d'un lâche, d'un parjure,
Et qu'aux vautours aprés il serve de pâture.

* *En montrant Manlius.*

Vous, * Seigneur, de ma part; allez la préparer
A voir, pour quelques jours, le sort nous séparer,
Et daignez maintenant, pour m'épargner ses larmes,
Lui porter mes adieux, & calmer ses allarmes.

SCENE IV.

SERVILIUS, RUTILE.

RUTILE.

SEigneur, de mes soupçons je reconnois l'erreur,
Je vois, d'un œil charmé, vôtre noble fureur.
De vôtre foi, pour nous, c'est le plus sûr ôtage:
Et je n'en voudrois point exiger d'autre gage,
S'il n'étoit à propos de prouver cette foi
A d'autres, qui seroient plus défians que moi.
Car enfin, le projet, où s'unit nôtre zele,
Est tel, qu'en vain chacun répond d'un bras fidele:
Il ne porte au peril qu'un courage flottant,
Quand lui-même de tous il n'en croit pas autant.
Cependant penetré de vôtre ardeur extrême,
Je vous laisse, Seigneur, & vous rends à vous-même.
Consultez Manlius: qu'il choisisse avec vous

* *A Manlius.*

Le poste, où vôtre bras doit seconder nos coups,
Tandis que, pour hâter le jour de nôtre joye,
Je cours en diligence où son ordre m'envoye.

SERVILIUS.

Et moi, pour éviter des chagrins superflus,
Je fuirai Valerie, & ne la verrai plus.
Manlius prendra soin d'appaiser sa tristesse.
Je bannis loin de moi toute vaine tendresse;
Et je veux desormais ne laisser dans mon cœur,
Que l'espoir du succez, qui flâte ma fureur.

SCENE V.

RUTILE *seul.*

SOn front & ses discours font voir un grand courage,
Et pour me rassurer il n'a pû davantage;
Cependant, c'est peut-être un premier mouvement,
Que fait naître en son cœur un vif ressentiment.
Il n'examine rien, rempli de sa vengeance.
Allons executer nôtre ordre en diligence;
Et revenons d'abord éprouver, si son cœur
Du dessein qu'il embrasse, a compris la grandeur.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE II.

SCENE I.

VALERIE, TULLIE.

VALERIE.

NOn, rien ne peut calmer le trouble qui m'agite.
D'où vient que, sans me voir, Servilius me quitte?
Qu'un autre vient, pour luy, me porter ses adieux?
Quel est de son départ le but mysterieux?
Quel dessein forme-t'il, lorsque Rome l'exile?
Il vient d'entretenir Manlius & Rutile.
Est-ce par leur conseil, que s'éloignant de moy,
Il commence à cacher ses secrets à ma foy?
Mais quelque espoir me reste, & fait que je respire.
Il est chez Manlius. On vient de te le dire.
Je veux le voir sortir, je veux l'attendre icy.

TULLIE.

Madame, quel sujet vous peut troubler ainsi?
Craignez-vous qu'un Heros, si grand, si magnanime

Vous veüille abandonner au ſort, qui vous opprime ?
Connoiſſez-vous ſi mal un cœur ſi genereux ?
Ah ! perdez des frayeurs indignes de ſes feux.
De ſa fidelité vos malheurs ſont un gage.
Et comment pouvez-vous en prendre tant d'ombrage.
Vous, qui ſi hautement, faites voir en ce jour
Que le ſort ne peut rien contre un parfait amour?

VALERIE.

Déja, ſur ces raiſons j'ay condamné ma crainte :
Mais à peine mon cœur en repouſſe l'atteinte,
Que troublant le repos qu'il commence à gouter,
D'autres ſoupçons affreux le viennent agiter.
Je ne ſçaurois plus vivre en ce cruel ſupplice,
Tullie. Avant qu'il parte, il faut qu'il m'éclairciſſe.

TULLIE.

J'entens ouvrir. C'eſt luy, Madame.

VALERIE.

Laiſſe-nous.

SCENE II.

SERVILIUS, VALERIE.

SERVILIUS.

OUy Senat, ton orgueïl va tomber ſous mes coups,
Et je viens de choiſir le poſte, où ma furie....
Mais que vois-je ?

VALERIE.

Ah, Seigneur, vous fuyez Valerie?

SERVILIUS.

Eh! que prétendez-vous? Venez-vous dans ces lieux
Redoubler ma douleur par de triſtes adieux?
Croyez-vous, par vos pleurs, ébranler ma conſtance?

VALERIE.

Non, Seigneur, je n'ay plus de ſi haute eſperance.
Il eſt vray, juſqu'icy, charmé de ſes liens,
Vôtre cœur à mes vœux ſoûmettoit tous les ſiens;
Mes moindres déplaiſirs inquietoient ſon zele:
Mais ce temps-là n'eſt plus; ce cœur eſt un rebelle,
Que l'hymen enhardit, par ſes ſuperbes droits,
A mépriſer enfin la douceur de mes loix.
Il me fuit, il me laiſſe en proye à mille allarmes,
Percer le Ciel de cris, me noyer dans mes larmes,
Et montre en m'affligeant un courage affermy,
Plus que s'il ſe vangeoit d'un cruel ennemy.

SERVILIUS.

Qu'entens-je, Valerie? eſt-ce à moy que s'adreſſe
Ce reproche odieux, que fait vôtre tendreſſe?
Eſt-ce moy dont l'hymen a glacé les ardeurs?
Suis-je enfin ce rebelle inſenſible à vos pleurs?

VALERIE.

Non, vous ne l'êtes plus, lorſque je vous écoute.
Je ne puis plus ſur vous conſerver aucun doute.
Vôtre aſpect rend le calme à mon cœur agité:
Mais, pour n'abuſer pas de ma facilité,
Donnez-moy des raiſons qui puiſſent vous défendre,
Quand je ne pourrai plus vous voir ny vous entendre;
Tout prêt à me quitter ne me déguiſez rien.
Dites-moy . . .

SERVILIUS.

C'eſt aſſez, quittons cet entretien,
Valerie, & ſur moy quel que ſoit vôtre Empire,
Reſpectez un ſecret, que je ne puis vous dire.

VALERIE.

Eh! que pouvez-vous craindre? Ah! connoiſſez-moy mieux,
Et que mon ſexe icy ne trompe point vos yeux.
Ne me regardez point comme une ame commune,
Qu'étonne le peril, qu'un ſecret importune:
Mais comme la moitié d'un Heros, d'un Romain,
Comme un fidele amy reçû dans vôtre ſein,
Qui ſçût depuis long-temps, par une heureuſe étude,
De toutes vos vertus s'y faire une habitude,
D'un zele genereux, du mépris de la mort,
D'une foy toûjours ferme en l'un & l'autre ſort.
Mon cœur peut deſormais tout ce que peut le vôtre;
Et dequoy que le Ciel menace l'un & l'autre,
Pour vous je puis ſans peine en braver tous les coups,
Ou bien les partager, s'il le faut, avec vous.

SERVILIUS.

Ah! vos bontez pour moy n'ont que trop ſçû paroître,
Et mon ſang eſt trop peu, pour les bien reconnoître.
Mais avec tant d'ardeur, pourquoi me demander
Ce que ma gloire icy ne vous peut accorder?
Souffrez que mon devoir borne vôtre puiſſance.
Les ſecrets, que je cache à vôtre connoiſſance,
Sont tels... Mais où ſe vont égarer mes eſprits?
Adieu.

VALERIE.

Vous me fuyez en vain. J'ay tout compris:
Nôtre départ remis, vôtre fureur secrete,
Dont cet air sombre & fier m'est un sûr interprete,
Vôtre ardeur à me fuir, contre vous tout fait foi.
Vous voulez vous vanger de mon Pere.

SERVILIUS.

Qui, moy?

VALERIE.

Vous-même. Vainement vous me le voulez taire.
Mon amour inquiet de trop prés vous éclaire.
Rutile & Manlius, pour qui vous me fuyez,
Par leurs communs chagrins avec vous sont liez:
De là ces entretiens, où l'on craint ma presence;
Et s'il faut m'expliquer sur tout ce que je pense,
De tant d'armes, Seigneur, l'amas prodigieux,
Qu'avec soin Manlius fait cacher dans ces lieux;
Aprés ce qu'on a dit de ses projets sur Rome,
Marquent d'autres desseins, que la perte d'un homme,
De ses affrons recens, encor tout furieux,
Sur le Senat sans doute il va faire...

SERVILIUS.

Grands Dieux!
Qu'osez-vous penetrer? Sçavez-vous, Valerie,
Quel peril desormais menace vôtre vie?
Que vôtre sûreté dépend à l'avenir,
D'effacer ce discours de vôtre souvenir?
Par le moindre soupçon pour peu qu'on en apprenne,
C'est fait de vôtre vie, ensemble & de la mienne.
Vous êtes en ces lieux l'ôtage de ma foy.
Je le suis de la vôtre.

VALERIE.

Ah! je fremis d'effroy.

Moy l'ôtage odieux d'une aveugle furie,
Par qui doivent perir mon Pere & ma Patrie ?

SERVILIUS.

Ah ! retenez vos cris. Eſt-ce là ce grand cœur ?

VALERIE.

Oüy, c'eſt luy, qui pour vous peut braver le malheur,
Mais qui frémit pour vous d'une action ſi noire.
Vous, à vôtre vengeance immoler vôtre gloire ?
Contre vôtre Païs former de tels deſſeins ?
Vous au ſang de mon Pere oſer tremper vos mains ?
En ce jour, il eſt vrai, ſon courroux redoutable,
Vient de combler les maux dont le poids nous accable.
Mais c'eſt mon Pere, enfin, Seigneur. Pouvez-vous bien
Verſer vous-même un ſang, où j'ay puiſé le mien ?
A qui même eſt uni le ſang qui vous fit naître ?
Quoi, ſans craindre les noms de meurtrier, de traître,
Ce cœur juſqu'à ce jour ſi grand, ſi genereux,
Médite avec plaiſir tant de meurtres affreux ?
Quelques charmes d'abord que la vengeance étale,
Songez qu'à ſes auteurs elle eſt toûjours fatale,
Et qu'en proye au remords qui ſuit ſes noirs effets,
Souvent les mieux vengez ſont les moins ſatisfaits.

SERVILIUS.

Vous jugez mal de moi. Je cherche, Valerie,
Moins à venger mes maux, qu'à ſauver ma Patrie.
Ce n'eſt point, pour la perdre, un ſanglant attentat,

Je verſe un mauvais ſang, pour en purger l'Etat.

VALERIE.

Et de quel ſang plus pur pouvez-vous bien prétendre
De remplacer celui que vous voulez répandre ?
De qui prétendez-vous ſauver vôtre Pays ?
Du Senat, des Conſuls, par le peuple haïs ?
Ah ! d'un Peuple inſenſé ſuivez-vous les caprices ?
Et quoique le Senat ait pour vous d'injuſtices.
Quoique puiſſe à nos cœurs inſpirer le courroux,
N'eſt-il pas & plus juſte, & plus digne de nous,
De ſouffrir ſeuls les maux qui troublent nôtre vie,
Que de voir dans les pleurs toute nôtre Patrie ?
Ne croyez pas pourtant qu'aprés un tel diſcours,
Je trahiſſe un ſecret, d'où dépendent vos jours :
Ces jours ſont pour mon cœur d'un prix, que rien n'égale.
Mais, ſi, pour deſarmer vôtre fureur fatale,
Mon pere dans mes pleurs ne trouve point d'appuy.
J'en atteſte les Dieux, je peris avec luy.
Je vous laiſſe y penſer.

SCENE III.

SERVILIUS *ſeul.*

PAr quel deſtin contraire,
A-t'elle pénetré ce dangereux myſtere ?

Quel embarras fatale ! Je n'ay pû rien nier.
C'étoit un artifice inutile & groſſier.
J'ay dû, pour la contraindre à garder le ſilence,
En faire à ſon amour comprendre l'importance.
Et que craindre aprés tout d'un cœur tel que le ſien ?
Mais n'ay-je rien moy-même à ſoupçonner du mien ?
Quel trouble, en l'écoutant, quelle pitié ſoudaine,
Pour nos Tirans proſcrit, vient d'ébranler ma haine ?
Qui ? moy ? je douterois d'un ſi juſte courroux ?
Je pourrois... Non, ingrat, non, vous perirez tous.
L'Arrêt en eſt donné par ma haine immortelle.

SCENE IV.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

AMy, je viens t'apprendre une heureuſe nouvelle
Le Sénat pour demain, ſelon nos vœux ſecrets,
D'un pompeux Sacrifice ordonne les apprêts,
C'eſt demain, pour l'offrir, qu'il doit icy ſe rendre.
De la part de Rutile on vient de me l'apprendre.
Cependant Valerie eſt libre dans ces lieux,
Et ſa vûë à toute heure eſt permiſe à tes yeux.
Excuſe ſi ma main l'a reçûë en ôtage.
De Rutile par là j'ay dû guérir l'ombrage.

Devant luy seulement prens garde qu'aujourd'huy .... Mais il entre.

SCENE V.

RUTILE, MANLIUS, SERVILIUS.

RUTILE *à part.*

JE vois Manlius avec lui ;
C'est ce que je souhaite. Eprouvons son courage.

MANLIUS.

Quelle joye à nos yeux marque vôtre visage,
Seigneur ? De nos amis que faut-il esperer ?

RUTILE.

Tout, Seigneur. Avec nous, tout semble conspirer ;
A l'effet de nos vœux il n'est plus de remise.
En arrivant chez moy, quelle heureuse surprise!
J'ay trouvé ceux du Peuple à qui de nos projets
Je puis en sûreté confier les secrets :
Eux-mêmes ils venoient, au bruit du sacrifice,
M'avertir qu'il falloit saisir ce tems propice.
Tout transporté de joye, à voir qu'en ces besoins,
Leur zele impatient eût prévenu mes soins ;
Oüy, chers amis, leur dis-je, oüi Troupe magnanime,
Le destin va remplir l'espoir qui vous anime,
Tout est prêt pour demain, &, selon nos souhaits

Demain

Demain le Consulat est éteint pour jamais.
De nos predecesseurs quelle fut l'imprudence,
Qui détruisant d'un Roy la suprême puissance,
Sous un nom moins pompeux se sont fait deux Tyrans,
Qui, pour nous accabler, sont changez tous les ans,
Et qui tous, l'un de l'autre, heritans de leurs haines,
S'appliquent tour à tour à resserrer nos chaines?
Tels & d'autres discours redoublant leur fureur,
Je croy devoir alors leur ouvrir tout mon cœur,
Leur marquer nos apprêts, nos divers stratagêmes,
Appuyez en secret par des Senateurs mêmes;
Ce que devoient dans Rome éxécuter leurs bras,
Tandis qu'au Capitole agiroient vos soldats;
Les Postes à surprendre, & d'autres qu'on nous livre,
Les forces qu'on aura, les Chefs qu'il faudra suivre,
En quels endroits se joindre, en quels se séparer,
Tous ceux dont par le fer on doit se délivrer,
Les Maisons des Proscrits, que, sur nôtre passage,
Nous livrerons d'abord à la flâme, au pillage.
Qu'une pitié sur tout, indigne de leur cœur,
A nos Tyrans détruits ne laisse aucun vangeur.
Femmes, Peres, enfans, tous ont part à leurs crimes,
Tous sont de nos fureurs les objets legitimes.
Tous doivent... Mais, Seigneur, d'où vient qu'à ce récit
Vôtre visage change, & vôtre cœur fremit?

SERVILIUS.

Oüy. Si prés d'accomplir nôtre grande entrepriſe,

Je frémis à vos yeux de joye & de surprise,
Et mon cœur moins émû, ne croiroit pas, Seigneur,
Sentir, autant qu'il doit, un si rare bonheur.

RUTILE.

Excusez mon erreur, & m'écoutez. J'ajoûte.
Ils n'ont de nos desseins ny lumiere, ny doute.
Il faut qu'en ce repos, où s'endort leur orgueil,
La foudre les réveille au bord de leur cercueil.
Et lorsqu'à nos regards les feux, & le carnage,
De nos fureurs par tout étalleront l'ouvrage;
Du fruit de nos travaux tous ces Palais formez,
Par les feux dévorans pour jamais consumez;
Ces fameux Tribunaux où regnoit l'insolence,
Et baignez tant de fois des pleurs de l'innocence,
Abattus & brisez, sur la poussiere épars,
La terreur, & la Mort, errant de toutes parts;
Les cris, les pleurs enfin toute la violence,
Où du Soldat vainqueur s'emporte la licence;
Souvenons-nous, Amis, dans ces momens cruels,
Qu'on ne voit rien de pur chez les foibles mortels;
Que leurs plus beaux desseins ont des faces diverses,
Et que l'on ne peut plus, aprés tant de traverses;
Rendre, par d'autre voye, à l'Etat agité
L'Innocence, la Paix, enfin la liberté.
Chacun, à ce discours, qui flate son audace,
Sur son espoir prochain, s'applaudit & s'embrasse.
Chacun, par mille vœux, en hâte les momens,
Et pour vous à l'envy fait de nouveaux sermens.

MANLIUS.

Ainsi donc à nos vœux la fortune propice,

A conduit nos Tyrans au bord du precipice :
Et je n'ay plus qu'un jour à souffrir leurs mépris.
Mais quel effort, Seigneur, quel assez digne prix
M'acquitant à vos soins...

RUTILE.

Je ne puis vous le taire,
Il est une faveur, que vous pourriez me faire :
Mais cet Ami veut bien que, sur mes interêts,
Je n'explique qu'à vous mes sentimens secrets.

SERVILIUS.

Je vous laisse, Seigneur.

SCENE IV.

MANLIUS, RUTILE,

MANLIUS.

PAr quel bonheur extrême
Vous puis-je...

RUTILE.

En me servant, vous vous servez vous-même,
Seigneur, il vous souvient des sermens que j'ay faits,
Lors qu'avec nos amis, j'embrassay vos projets.
Je juray devant tous, que si j'avois un frere,
Pour qui m'interessât l'amitié la plus chere ;
Quand tous deux, en même heure, ayant reçu le jour,
Nourris sous mêmes soins, dans le même sejour,

Le Ciel auroit uni, par les plus fortes chaînes,
Nos vœux, nos sentimens, nos plaisirs & nos peines,
Si ce frere si cher, troublé du moindre effroy,
Me pouvoit faire en luy craindre un manque de foy,
Par moy-même aussi-tôt, sa lâcheté punie
Previendroit nôtre perte, & son ignominie.
Vous loüâtes, Seigneur, ce noble sentiment,
Et chacun, aprés vous, fit le même serment.

MANLIUS.

Hé bien?

RUTILE.

Voicy le temps qu'un effort necessaire
Doit de vôtre serment prouver la foy sincere.

MANLIUS.

Sur qui?

RUTILE.

Sur vôtre ami. Je vous l'avois prédit:
Tandis qu'il m'écoutoit, réveur, triste, interdit,
Les yeux mal assûrez, il m'a trop fait connoître
Un repentir secret, dont il n'est pas le maître.
L'horreur de Rome en feu l'a fait frémir d'effroi;
Et ne l'avez-vous pas observé comme moi?
Ces preuves à vos yeux ne sont pas évidentes:
Mais, selon nos sermens, elles sont suffisantes.
Nous sommes convenus que, dans un tel dessein,
Le soupçon bien souvent doit passer pour certain;
Et qu'il vaut mieux encore, dans un doute semblable,
Immoler l'innocent, qu'épargner le coupable.
Servilius lui-même en est tombé d'accord.
De lui, de son ôtage il a conclu la mort:

Et si quelque pitié, s'emparant de nôtre ame,
Force nôtre fureur d'épargner une femme,
Qu'elle soit en lieu sûr gardé étroitement,
Et qu'il soit immolé, lui qui rompt le serment.

MANLIUS.

Et qui l'immolera ? Vous ? Que m'osez-vous dire ?
Qu'elle est cette fureur, qu'un soupçon vous inspire ?
Sçachez que, devant moi, par tout autre outragé,
Son honneur, par ce bras, seroit déja vangé.
Mais je vous rends justice, & croi que cette offense
Est un effet en vous de trop de prévoyance.
Faites-moi même grace, & calmant vôtre effroi,
Du choix de mes amis reposez-vous sur moi.
Songez que ce soupçon est une peur subtile,
Et par là qu'il sied mal au grand cœur de Rutile.

RUTILE.

En vain vous me quittez. Il faut qu'en cet instant
J'éclairciſſe, avec vous, ce soupçon important.

FIN DU TROISIE'ME ACTE.

ACTE IV.

SCENE I.

SERVILIUS *seul.*

OU m'égarai-je? Où suis-je? Et quel désordre extrême
Guide au hazard mes pas, & m'arrache à moi-même;
Quel changement subit? ô vangeance! ô courroux!
A mes lâches remords m'abandonnerez-vous?
N'est-ce donc qu'à souffrir qu'éclate ma constance?
Et faut-il que je tremble à punir qui m'offense?
Mais mon courage en vain tâche à se raffermir.
Ah! si le seul récit m'a pû faire frémir,
Quel serai-je? grands Dieux! au spectacle terrible
De tout ce qui peut rendre une vangeance horrible!
Ah! fuyons; dérobons nos mains à ces forfaits.
Mais où fuïr? en quels lieux te cacher desormais.

Où dans des flots de sang Rome entiere noyée
Ne s'offre pas sans cesse à ton ame effrayée ?
En la laissant perir, ne la trahis-tu pas ?
Et même tes Amis, qui contoient sur ton bras ;
Envers les deux partis, ta fuite est criminelle.
Non, non, pour l'un d'eux, il faut fixer ton zele.
Pour tenir tes sermens, il faut tout immoler ;
Ou bien, pour sauver Rome, il faut tout reveler.
Tout immoler ? Ton cœur marque trop de foiblesse.
Tout reveler ? Ton cœur y voit trop de bassesse.
Tu perdrois tes Amis. Hé ! quel choix feras-tu ?
Deux écuëils opposez menacent ta vertu.
En se sauvant de l'un, elle périt sur l'autre.
O ! vous, dont l'équité sert d'exemple à la nôtre,
Vous, qui de la vertu nous prescrivez des loix,
Dieux justes, Dieux puissans, souffrez-vous cette fois
Que ce cœur, si fidele à l'honneur qui l'anime,
Tombe enfin, malgré lui, dans les piéges du crime ?

SCENE II.

VALERIE, SERVILIUS.

VALERIE, *à part, les 2. premiers Vers.*

Ciel, qui m'as inspirée en ce juste dessein,
Prête-moi, jusqu'au bout, ton appui souverain.
Seigneur, je juge assez quelle est l'inquiétude,
Qui vous fait en ce lieu chercher la solitude,
Quels soucis differens vous doivent partager.
Mais vôtre cœur enfin, veut-il s'en dégager ?
Voulez-vous aujourd'hui qu'une heureuse industrie,
Sauve tous vos amis, en sauvant la Patrie ?
Nous le pouvons, Seigneur, sans danger, sans effort.
Vôtre amitié pourra s'en allarmer d'abord :
Mais l'honneur, le devoir, la pitié l'autorise.

SERVILIUS.

Comment !

VALERIE.

Il faut oser reveler l'entrepriſe :
Mais ne la reveler, qu'aprés être assurez
Que le Senat pardonne à tous les Conjurez.
Garanti par nos soins d'un affreux précipice,
Peut-il d'un moindre prix payer un tel service ?

SERVILIUS.

Qu'entens-je, Valerie ? & qui me croyez-vous ?

VALERIE.

Tel qu'il faut être ici, pour le salut de tous.
Je sçais à vos Amis quel ferment vous engage,
Et voi tout l'embarras, que vôtre ame envisage,
Quels noms dans leurs colere ils pourront vous donner :
Mais un si vain égard doit-il vous étonner ?
Est-ce un crime de rompre un ferment temeraire,
Qu'a dicté la fureur, que le crime a fait faire ?
Un juste repentir n'est-il dont plus permis ?
Quoi ? pour ne pas rougir, devant quelques amis,
Que séduit & qu'entraîne une aveugle furie,
Vous aimez mieux rougir devant vôtre Patrie ?
Devant tout l'Univers ? Pouvez-vous justement
Entre ces deux Partis balancer un moment ?
De l'un & l'autre ici comprenez mieux la suite.
Si nous ne parlons pas, Rome est par eux détruite.
Si nous osons parler, quel malheur craignons-nous ?
Rome entiere est sauvée, & leur pardonne à tous ;
Et quand de ce bienfait consacrant la memoire,
Elle retentira du bruit de vôtre gloire,
Parmi tous les honneurs qui vous seront rendus,
Leurs reproches alors seroient-ils entendus ?
Enfin, retracez-vous l'épouvantable image
De tant de cruautez, ou vôtre bras s'engage.
Figurez-vous, Seigneur, qu'en ces affreux débris
Des Enfans sous le fer vous entendez les cris,
Que les cheveux épars, & de larmes trempée,
Une Mere sanglante, aux Bourreaux échappée,
Vient, vous montrant son Fils qu'elle emporte en ses bras,

Se jetter à genoux, audevant de vos pas.
Vôtre fureur alors eſt-elle ſuſpenduë ?
Un Soldat inhumain l'immole à vôtre vûë ;
Et du Fils auſſi-tôt, dont il perce le flanc,
Fait rejaillir ſur vous le lait avec le ſang.
Soutiendrez-vous l'horreur, que ce ſpectacle inſpire ?

SERVILIUS.

Par les Dieux immortels, appuis de cet Empire,
Ces mots ſont des éclairs, qui paſſant dans mon cœur ;
Y font un jour affreux, qui me remplit d'horreur.
Vaincu par ma pitié... Mais quoi ? Rome inhumaine,
Tu devrois ton ſalut aux objets de ta haine ?
Je pourrois d'un ami trahir tous les bienfaits ?
Le forcer... Non, mon cœur ne l'oſera jamais.

VALERIE.

Avez-vous quelque ami plus cher que Valerie ?

SERVILIUS.

Non. Vôtre amour ſuffit au bonheur de ma vie.
Vous ſeule rempliſſez tous les vœux de mon cœur.
Ah ! pourquoi, juſtes Dieux, un ſi charmant bonheur
Ne m'eſt-il pas donné plus pur & plus paiſible ?
Quels orages y mêle un deſtin inflexible ?

VALERIE.

Et pourquoi donc, Seigneur, ne les pas détourner ?
Il faut, il faut enfin vous y déterminer.
Vous n'avez rien à craindre, & puiſqu'il faut tout dire,
De la foi du Senat j'ai ce que je déſire.
Il m'a tout accordé, de peur d'être ſurpris.

SERVILIUS.

O Dieux ! ſans mon aveu, qu'avez-vous entrepris ?

VALERIE.

Je vous avois promis de garder le ſilence.
Sur vous des Conjurez je craignois la vangeance.
Mais enfin ce Parti met tout en ſûreté.
Sans vôtre aveu, Seigneur, j'ai tout executé.
A vous perſuader je voyois trop de peine.
C'eſt moi ſeule par là qui m'expoſe à leur haine,
Et quoi qu'en vous nommant j'aye agi pour tous deux,
Vous me pouvez de tout accuſer, devant eux.

SERVILIUS.

Qu'avez-vous fait, ô Ciel! Par quel reproche horrible
S'en va me foudroyer leur colere terrible !
Et que me ſervira de vous deſavoüer ?
Après qu'ils ſont trahis, ce ſeroit les joüer.
Verront-ils pas d'abord que j'ai dû vous apprendre,
Le ſecret, que par vous le Senat vient d'entendre ;
Et pourront-ils douter d'un concert entre nous ?
C'en eſt fait, Valerie. Evitez leur courroux.
Fuyez ce lieu fatal, où va choir la tempête.
Je ne veux à ſes coups expoſer que ma tête.

VALERIE.

Allez ; ne craignez rien. Mais on vient vers ces lieux.
D'un Témoin défiant il faut craindre les yeux.
Quittons-nous, & gardons de rien faire connoître.

SCENE III.

SERVILIUS *seul.*

DAns le trouble où je ſuis, qui vois-je encore paroître ?
Seroit-il averti de ce qui s'eſt paſſé ?
De quel front ſoûtenir ſon viſage offenſé ?
N'importe, demeurons, & dans un tel orage,
Après nôtre pitié, montrons nôtre courage.
Mais dans quelle penſée eſt-il enſeveli ?

SCENE IV.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

COnnois-tu bien la main de Rutile ?

SERVILIUS.

Oüi.

MANLIUS.

Tien, li.

SERVILIUS.

SERVILIUS lit.

Vous avez méprisé ma juste défiance.
Tout est sçu par l'endroit, que j'avois soupçonné.
C'est par un Senateur de nôtre intelligence,
Qu'en ce moment, l'avis m'en est donné.
Fuyez chez les Veïens, où nôtre sort nous guide:
Mais pour flater les maux, où ce coup nous réduit;
Trop heureux en partant, si la mort du Perfide
De son crime, par vous, lui déroboit le fruit!

MANLIUS.

Qu'en dis-tu?

SERVILIUS.

Frappe.

MANLIUS.

Quoi!

SERVILIUS.

Tu dois assez m'entendre.
Frappe, dis-je. Ton bras ne sçauroit se méprendre.

MANLIUS.

Que dis-tu, malheureux? où vas-tu t'égarer?
Sçais-tu bien ce qu'icy tu m'oses déclarer?

SERVILIUS.

Oüy, je sçais que tu peux, par un coup légitime,
Percer ce traître cœur, que je t'offre en victime;
Que ma foy démentie a trahy ton dessein.

MANLIUS.

Et je n'enfonce pas un poignard dans ton sein?
Pourquoy faut-il encor que ma main trop timide
Reconnoisse un Amy dans les traits d'un Perfide?
Qui? toy? tu me trahis? L'ay-je bien entendu?

SERVILIUS.

Il est vray, Manlius. Peut-être je l'ay dû.
Peut-être, plus tranquile aurois-tu lieu de croire,

Que ſans moy tes deſſeins auroient flétry ta gloi-
re ?
Mais enfin les raiſons, qui frappent mon eſprit,
Ne ſont pas des raiſons à calmer ton dépit,
Et je compte pour rien, que Rome favorable
Me déclare innocent, quand tu me crois coupa-
ble.
Je viens donc, par ta main, expier mon forfait.
Frappe. De mon deſtin je meurs trop ſatisfait ;
Puiſque ma trahiſon, qui ſauve ma patrie,
Te ſauve en même tems, & l'honneur, & la vie ?

MANLIUS.

Toy, me ſauver la vie ?

SERVILIUS.

Et même à tes Amis.
A ſigner leur pardon le Sénat s'eſt ſoumis.
Leurs jours ſont aſſurez.

MANLIUS.

Et quel aveu, quel titre,
De leur ſort & du mien te rend icy l'arbitre ?
Qui t'a dit que pour moy la vie eût tant d'at-
traits ?
Que veux-tu que je puiſſe en faire déſormais ?
Pour m'y voir des Romains le mépris & la fable?
Pour la perdre peut-être, en un ſort miſerable,
Ou dans une querelle, en ſignalant ma foy,
Pour quelque Amy nouveau perfide, comme
toy ?
Dieux ! quand de toutes parts ma vive défiance
Juſqu'aux moindres périls portoit ma pré-
voyance,
Par toy nôtre deſſein devoit être détruit,
Et par l'indigne objet dont l'amour t'a ſéduit.
Car je n'en doute point, ton crime eſt ſon ouvra-
ge,
Lâche, indigne Romain, qui né pour l'eſclava-
ge,

Sauves de fiers Tyrans soigneux de t'outrager,
Et trahis des Amis, qui vouloient te vanger !
Quel sera contre moi l'éclat de leur colere ?
Je leur ai garanti ta foi ferme, & sincere,
J'ay ri de leurs soupçons, j'ay retenu leurs bras,
Qui t'alloient prévenir par ton juste trépas.
A leur sage conseil que n'ai-je pû me rendre ?
Ton sang valoit alors qu'on daignât le répandre,
Il auroit assuré l'effet de mon dessein :
Mais sans fruit maintenant il soüilleroit ma main,
Et trop vil à mes yeux pour laver ton offense,
Je laisse à tes remords le soin de ma vangeance.

SCENE V.

SERVILIUS *seul.*

Quelle confusion, à ce reproche affreux,
Quelle stupidité suspend ici mes vœux!
Que resoudre? il me fuit, comme un monstre funeste.
Irai-je lui montrer encore ce qu'il déteste?
O colere trop juste! O redoutable voix?
Noms affreux, entendu pour la premiere fois!
Moi lâche! moi perfide! & je vivrois encore?
Moi-même autant que lui je me hais, je m'abhorre.
Il m'a contre moi-même, inspiré sa fureur.
Allons, ne souffrons pas des noms si pleins d'horreur.
De la nuit du tombeau couvrons-en l'infamie;
Et le cherchant, malgré sa colere affermie;
Forçons-le de douter, en voyant mes efforts,
Qui l'emporte en mon cœur du crime, ou du remords.

SCENE VI.

ALBIN, SERVILIUS.

ALBIN.

Tout est perdu, Seigneur, & dans Rome allarmée,
De nos projets trahis la nouvelle est semée.
J'en venois à la hâte avertir Manlius,
Mais il n'étoit plus tems. Déja Valerius
Qui, pour plus d'assurance, en ce peril extrême,
Des ordres du Senat s'étoit chargé lui-même,
Sans bruit, avec sa suite, entré subitement,
L'avoit fait arrêter dans son appartement,
Et même dans l'instant qu'une noire furie
Avoit armé son bras, pour s'arracher la vie.
On lui laisse, Seigneur, ce Palais, pour prison.
Sortant du Capitole, on doit craindre, dit-on,
Que ses amis secrets, armant la Populace,
N'accablent son escorte, & n'assurent sa grace.

SERVILIUS.

Juste Ciel!

ALBIN.

De son sort je vais suivre le cours.
Vous, sauvez-vous, courez lui chercher du secours,
Je vais l'en avertir.

SERVILIUS.

Allons nous-même apprendre .....
Mais Valerius vient.

SCENE VII.

VALERIUS, SERVILIUS.

SERVILIUS.

QUe me fait-on entendre ?
D'où vient que Manlius eſt par vous arrêté,
Seigneur ? Ay-je payé trop peu ſa liberté ?
Cette grace pour tous n'eſt-elle pas ſignée ?
Le Sénat reprend-il ſa parole donnée ?

VALERIUS.

De ſes ordres ſecrets je ne rends point raiſon.
Il vous importe peu de les connoître, ou non,
Puiſque pour vous, Seigneur, ils ne ſont point à craindre.
Sa bonté ne vous laiſſe aucun droit de vous plaindre.
Il vous fait grace entiere, & veut que dans l'oubli
Son Arrêt contre vous demeure enſeveli.
Il vous rend tout, il veut de vôtre illuſtre zele,
Dans nos faſtes, garder la memoire immortelle.
C'eſt ce que, de ſa part je viens vous déclarer:
Et pour moi-même auſſi, je viens vous aſſurer
Qu'avec vous renoüant une amitié ſincere,

Je rends graces aux Dieux, dont le soin salutaire
A fait de vôtre hymen, contraire à mes desseins,
Le principe secret du salut des Romains.

SERVILIUS.

Et moi, c'est ce qu'ici mon ame desavoüe.
Je déteste à jamais ce Senat, qui me louë.
Je lui rends ses faveurs, qu'il m'accorde à moitié.
Je vous rends à vous-même une vaine amitié.
J'en fais, & mon malheur, & mon ignominie,
A Manlius trahi, s'il en coûte la vie.
Mon dessein n'étoit pas, en trahissant le sien,
Ni de vendre son sang, ni d'épargner le mien.
Pour son propre interêt, j'ai pris ce soin du vôtre,
Et ma pitié vouloit vous sauver l'un & l'autre.
Quoi? de ma trahison, dont le remords me suit,
N'aurois-je que la honte? Auriez-vous tout le fruit?
Perdrois-je tout moi seul, en sauvant tout l'Empire?

VALERIUS.

Je vous ai déja dit ce que je pouvois dire:
Mais retenez, Seigneur, cet injuste transport.
Nous allons au Senat décider de son sort,
Et soit qu'on le condamne, ou bien qu'on lui pardonne,
Croyez-moi, desormais la gloire vous ordonne
De quitter sa querelle, ainsi que ses projets,
Et du bonheur public faire tous vos souhaits.
Le tems me presse. Adieu.

SCENE VIII.

SERVILIUS *seul.*

DAns quelle inquiétude
De ce discours obscur me met l'incertitude !
Le Sénat voudroit-il... Mais en peux-tu douter?
Sur ce qu'on voit de toi, te doit-on respecter ?
Tu trompes tes amis, tes ennemis te trompent,
Et toi-même as rompu les mêmes nœuds qu'ils rompent.
Ainsi donc Manlius m'imputant son trépas,
Je verrois... Mais du moins ne l'abandonnons pas.
Pour défendre ses jours, souffrons encore la vie;
Et soit que le succès seconde mon envie,
Soit qu'il trompe mes soins, après son fort reglé,
Expirons aussi-tôt à ma gloire immolé.
Sur tout dans le tombeau n'emportons pas sa haine,
Et tâchons... Mais voici d'où naît toute ma peine.

SCENE IX.

SERVILIUS, VALERIE.

VALERIE.

SEigneur, j'ai vû mon Pere, & ne puis expliquer
Les bontez qu'en deux mots il m'a fait remarquer.
Mais, preſſé par le tems, il m'a ſoudain laiſſée,
Pour vous chercher, dit-il, dans la même penſée,
Et ſans doute, . . . Ah! Seigneur, ne jettez point ſur moi
Ces ſeveres regards, qui me glacent d'effroi.
Quel trouble eſt dans vos yeux? Quel horreur imprévûë. . .

SERVILIUS.

Oſes-tu bien encore te montrer à ma vûë?
Ne vois-tu pas ici le peril que tu cours?

VALERIE.

Quoi donc!

SERVILIUS.

Où m'ont réduit tes funeſtes diſcours?
Où Manlius eſt-il? Qu'en as-tu fait, Perfide?
Tu trembles vainement du courroux qui me guide.
Avant ta trahiſon, il y falloit ſonger
Dans les derniers malheurs tu viens de le plonger.

Arrêté, menacé, comblé d'ignominie,
Son espoir le plus doux est de perdre la vie.
De sa haine à jamais tu m'as rendu l'objet :
Mais enfin, quand je suis entré dans son projet,
De la foy de tous deux je t'ay faite l'ôtage,
Et de sa seureté ta vie étoit le gage.
Tu l'as trahi, tes soins pour Rome ont réüssi.
Que tarde ma fureur de le vanger aussi ?

VALERIE.

Hé bien ? Pourquoy, Seigneur, ces transports, ces injures ?
S'il ne faut que mon sang, pour calmer ses murmures ?
Vous l'ay-je refusé ? N'est-il pas tout à vous ?
Je puis souffrir la mort, mais non vôtre courroux.
Immolez, sans fureur, une tendre victime.
Que ce soit seulement un effort magnanime.
En me perçant le cœur, ne me haïssez pas.
Plaignez-le au moins, ce cœur, qui jusques au trépas,
Vous aima, ne périt par vôtre main severe,
Que pour avoir sauvé ma Patrie, & mon Pere.

SERVILIUS.

Moy, te percer le cœur ? Ah ! rends-moy donc le mien
Tel que je te l'offris, pour meriter le tien,
Fidelle à ses sermens, généreux, intrepide.
Tu n'en as fait helas ! qu'un lâche, qu'un perfide,
Et quoyque lui conseille un si juste courroux,
Lui-même il est l'azile, où tu brave mes coups.
Que dis-je ? En ce moment, les Dieux, sur ton visage,
Ont imprimé leurs traits, que respecte ma rage,
Ou des Romains, par toi conservez en ce jour,
Le Démon tutelaire est le tien à son tour.

Hé-bien c'eſt donc à toi qu'il faut que je m'adreſſe.
Par tout ce que pour toi mon cœur ſent de tendreſſe,
Par tes yeux, par tes pleurs, dont le pouvoir charmant
Sçait ſi bien dérober le crime au châtiment,
En faveur d'un Ami, montre encore ta puiſſance,
Et tandis que je vais parler en ſa défenſe,
Avant que le Sénat ait pû rien arrêter,
A ton Pere cruel, va, cours te préſenter.
Tombe, pleure à ſes pieds. Fais à ce cœur rebelle
Sentir pour nos malheurs une pitié nouvelle.
Que par lui du Sénat s'appaiſe le courroux.
Qu'enfin Manlius vive, ou nous périrons tous.

FIN DU QUATRIE'ME ACTE.

ACTE V.

SCENE I.

MANLIUS, ALBIN.

ALBIN.

OUY, j'ai tout craint pour vous, Seigneur, je le confesse,
Quand j'ai vû le Senat, tenant mal sa promesse,
Se reserver le droit, en pardonnant à tous,
De décider du sort de Rutile, & de vous.
Je craignois de vous voir seul, en proye à sa haine,
Pour Rutile échappé, porter toute la peine:
Mais puisque de ce soin moins prompt à se charger,
Il remet aux Tribuns le droit de vous juger,
Il fait voir que sur vous ne sçachant que résoudre,
N'osant vous condamner, honteux de vous absourdre,
Sa crainte, vous livrant à des Juges plus doux,
Doit les encourager à tromper son courroux.

C'est

C'eſt à Servilius que cette grace eſt dûë :
Car enfin, puiſqu'icy vous ſouhaitez ſa vûë,
J'oſe vous en parler, & loin d'être offenſé...

MANLIUS.

O Dieux ! à le haïr faut-il qu'il m'ait forcé ?

ALBIN.

Quoy ? parlez-vous encor de haine, & de colere,
Aprés tout ce qu'a fait ſon repentir ſincere ?
Vous le voyez. Quel autre oſant parler pour vous,
D'un Sénat tout-puiſſant craint ſi peu le courroux ?
Tandis que tout le Peuple effrayé des ſupplices,
Où vos projets connus expoſoient vos complices,
Se détachant de vous, croit, par cet abandon,
Prouver ſon innocence, ou payer ſon pardon,
Tandis que tout ſe taît, juſqu'à vos propres freres,
C'eſt lui qui, s'oppoſant aux Sénateurs ſéveres,
A produit, à leurs yeux, quatre cent Citoyens,
De l'horreur des priſons rachetez de vos biens,
Tant d'autres par vos mains ſauvez dans les batailles,
Tant d'honneurs remportez en forçant des murailles,
Dix Couronnes, le prix de dix combats fameux,
Et vôtre ſang verſé cent & cent fois pour eux.
Sur tout quelle chaleur animoit ſon courage !
Quelle rougeur ſubite a couvert leur viſage,
Quand montrant à leurs yeux, témoins de vos exploits,
Ce Mont, d'où vôtre bras foudroya les Gaulois,
De nos Dieux, dont alors vous fûtes la défenſe,
Sa voix, ſur ces ingrats, atteſtoit la vangeance !

MANLIUS.

Vain remede à mes maux ! inutil ſecours !

Quand son zele, & ses soins auroient sauvé mes jours,
Peut-il de mes desseins rétablir l'esperance ?
Et puis-je aimer la vie, en perdant ma vangeance ?
Toutefois que me sert de cacher à ta foy
Un penchant, qui vers lui m'entraîne malgré moy ?
Oüy, je te fais l'aveu de ma honte secrete,
Pour un perfide amy ma haine m'inquiéte,
M'embarrasse ; & tandis que ferme, indifferent,
Je vois, pour me sauver, tout ce qu'il entreprend,
En dédaignant ses soins, mon cœur y trouve un charme,
Qui malgré son dépit, le touche, & le désarme.
Non qu'enfin de ma gloire aujourd'hui peu jaloux,
Sans rien vouloir de plus, j'appaise mon courroux,
Je prétens... Mais il vient. Sors, Albin, & me laisse
A ses regards du moins dérober ma foiblesse.

SCENE II.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

ENfin, tu prétens donc, dans mon cœur confondu
Triompher, malgré moy, d'un courroux qui t'eſt dû ?
Je voy ton repentir, animant ton audace,
Oppoſer mille efforts au ſort qui me menace :
Mais, ſans que du ſuccès tu puiſſes t'aſſurer,
Après m'avoir trahi, c'eſt me deshonorer.
Il ſemble à mes Tyrans, que tremblant pour ma vie,
Dans tes ſoins mandiez c'eſt moy qui m'humilie.
Ton zele mal conçu m'expoſe à leurs mépris
Et de mon amitié tu connois mal le prix.
Si ſa perte à ce point t'inquiéte & t'afflige,
Tous tes efforts ſont vains, ſans un prix que j'exige :
Mais tel, qu'il peut lui ſeul me mieux prouver ta foy,
Que tout ce que ton zele oſa jamais pour moy.
Pourrai-je cette fois conter ſur ton courage ?

SERVILIUS.

De ce doute, à tes yeux, j'ay merité l'outrage.
Mais ſans vouloir en vain m'expliquer là-deſſus,
Ny faire des ſermens, que tu ne croirois plus,
Si j'ay peu fait encor, pour laver cette injure,

Songe bien seulement, après un tel parjure
Qu'en un cœur génereux, de remords combattu,
La honte de sa chûte affermit sa vertu.

MANLIUS.

Hé bien écoute, donc. Tu sçais contre ma vie
Combien est animé le Sénat en furie,
Lié par le pardon qu'il t'a signé pour moi,
Il sçait, & me poursuivre, & te garder la foi;
Il me livre aux Tribuns & de ma mort certaine
Sur eux, par cette adresse, il rejette la haine.
Dévoüez à ses loix, de ma gloire jaloux,
C'est sa main contre moy qui conduira leurs coups.
Ils ne prononceront que ce qu'il leur inspire,
Et le peuple soûmis n'osera les dédire.
Enfin qu'esperes-tu de tes soins pour mes jours?
Crois-tu que le Sénat séduit par tes discours,
Après ce que deux fois a tenté ma furie,
Soit assez imprudent, pour me laisser la vie?
Non, non, Servilius, mon trépas est certain.
Et quelle honte à moy! Quelle rage en mon sein,
De voir mes ennemis, au gré de leur caprice,
Disposer de mon sort, & choisir mon supplice!
Verras-tu ton Ami terminer à tes yeux,
Par une main infame, un sort si glorieux?
Enfin d'un tel trépas l'infamie assurée,
C'est toi, Servilius, qui me l'as procurée.
Je dois de cet affront être sauvé par toi.
Observé, desarmé, je ne puis rien pour moy.
Mes Gardes en entrant t'ont desarmé toi-même:
Mais il faut pour tromper leur vigilance extrême...

SERVILIUS.

Je t'entens. Mais on vient.

SCENE III.

MANLIUS, SERVILIUS. ALBIN.

ALBIN.

UN Triun empressé
Vient vous entretenir sur ce qui s'est passé.
Vous l'allez voir, Seigneur. Il monte au Capitole.

MANLIUS.

Lors que tout est connu, que sert ce soin frivole
Tu vois bien qu'il est tems de prendre ton parti,
Profitons des momens, quand il sera parti.
Crois que, sans cet effort, tout l'éclat de ton zele,
N'est plus, pour Manlius, qu'une injure nouvelle.

SERVILIUS.

Va, je te servirai, par-delà tes souhaits.

SCENE IV.

SERVILIUS *seul.*

OUy, ç'en est fait, il faut effacer pour jamais
Le reproche odieux, dont ma gloire est flétrie ;
Il faut que l'avenir... Mais je voi Valerie,
Armons-nous à ses yeux d'un cœur ferme, & constant,
Voici pour mon amour le plus affreux instant.

SCENE V.

VALERIE, SERVILIUS.

VALERIE.

JE vais voir éclater, sur moi, vôtre colere:
Mais la plus prompte mort me sera la plus chere,
Et je viens me livrer à vos justes transports.
Prés d'un Pere endurci, j'ay fait de vains efforts,
Mes pleurs . . . .

SERVILIUS.

Je le sçavois; mais enfin, Valerie
De mes ressentimens ne craint plus la furie.
J'ay fléchi Manlius, mon crime étoit le tien,
Et tu dois partager le pardon que j'obtien.
Je rends grace aux efforts que, sur le cœur d'un Pere,
Pour sauver cet Ami, ton zele vient de faire;
Daigne excuser aussi l'éclat de mes fureurs.
Tu le vois, le Destin a pouvoir sur les cœurs.
Il sçait, des plus unis troublant l'intelligence,
Leur faire, quand il veut, sentir leur dépendance.
Mais de tes pleurs enfin, retiens ici le cours,
D'un ame raffermie, écoute mon discours.
Montre un courage ici digne de ta Naissance.

VALERIE.

Je vous obéïray, s'il est en ma puissance.
Parlez.

SERVILIUS.

Ressouviens-toi de ce malheureux jour,
Où la haine des Dieux alluma nôtre amour.

VALERIE.

Malheureux ! Juste Ciel !

SERVILIUS.

Quoy ? déja ton courage....

VALERIE.

Et puis-je avec constance écouter ce langage ?
Ainsi ce jour, témoin de ma félicité,
Est un jour malheureux, & par vous détesté ?
Que vôtre amour, Seigneur, dans ses transports sincéres,
S'en souvenoit hélas ! sous des noms bien contraires !

SERVILIUS.

Cet Amour insensé ne regardoit que soy,
Il ne prévoyoit pas les malheurs que sur toi,
Déploiroient les Destins, depuis ce jour sinistre,
Et qu'il devoit lui-même en être le Ministre,
Qu'il te feroit quitter un sort tranquille, heureux,
Pour attacher tes jours à mon sort rigoureux;
Que par lui, que pour lui, tu te verrois réduite
Aux affronts de l'éxil, aux travaux de la fuite,
Et qu'enfin aujourd'huy des transports inhumains,
Contre ton propre sang, exciteroient mes mains.

VALERIE.

Ciel ! où tend ce discours ? Pourquoi dans ma pensée
Rappeller vainement cette image effacée ?

SERVILIUS.

D'un malheureux Ami tu comprens le danger,
Le conseil des Tribuns est prêt à le juger,

Je vais, aux yeux de tous, y prendre sa défense
Mais si l'événement trompe mon espérance,
C'est à toi, Valerie, après tant de travaux,
A perdre, sans regret, l'Auteur de tous tes maux.
Adieu.

SCENE VI.

VALERIE *seul.*

Que me dit-il ? quel nouveau coup de foudre
A quel parti cruel prétend-il me resoudre ?
Moy ! que je me prépare à le perdre en ce jour,
Quand tout semble assurer son cœur à mon amour ?
Et que veut-il enfin ? rompre mon Hymenée ?
Me fuir ? ou par ses mains trancher sa destinée ?
Que deviendray-je ? O Dieux ! quelque soit son dessein,
En vain je le voudrois arracher de son sein,
A mes yeux étonnez, quel calme redoutable
Marquoit sur son visage une ame inébranlable ;
Sous un prétexte vain à sortir de ce lieu,
Ne m'auroit-il point dit un éternel adieu ?
Ah Ciel ! s'il étoit vrai ! s'il falloit que mon ame. . . .
Courrons m'en éclaircir.

SCENE VII.

VALERIE, TULLIE.

VALERIE.

AH! vien, ſui-moi.

TULLIE.

Madame,
Des Gardes ſont ici chargez, par vôtre Epoux,
De retenir vos pas, & de veiller ſur vous.
C'eſt l'ordre qu'il donnoit lui-même, en ma preſence.
Quand Albin eſt venu lui dire en diligence,
Que ſon Maître, en partant, ſouhaitoit lui parler.

VALERIE.

O Ciel! que m'apprens-tu? que j'ai lieu de trembler!
Sçait-on ſi ſon Arrêt . . .

TULLIE.

On n'a pû m'en inſtruire.
Déja l'un des Tribuns chargé de le conduire,
Montant au Capitole, auroit laiſſé juger
Qu'il ne venoit ici que pour l'interroger.
Il craignoit que du Peuple une troupe avertie,
Pour ſauver Manlius, n'attendit ſa ſortie.
Cependant ſur la route on plaçoit des Soldats,
Et d'autres ſont bien-tôt arrivez ſur ſes pas,
Qui ſur l'heure formant une nombreuſe eſcorte,

Conduisent aux Tribuns Manlius à main forte.

Servilius d'abord, éperdu, furieux,
Par un départ soudain, se dérobe à mes yeux,
Et sans doute, Madame, il court en leur presence
D'un ami hautement embrasser la défense.

VALERIE.

En partant de ces lieux, lui-même il me l'a dit:
Mais que deviendra-t-il, si Manlius périt?
Je fremis d'y penser, & cependant captive
J'attendrois.... non Tullie, il faut que je le suive,
Il faut en ce Palais, les flâmes à la main,
M'allumer un bucher, ou m'ouvrir un chemin.
Mais j'apperçois Albin, quel est son trouble extrême?

SCENE DERNIERE.

ALBIN, VALERIE, TULLIE.

VALERIE.

ALbin, où courez-vous ?

ALBIN.

Je l'ignore moy-même.
Et dans l'égarement d'un aveugle transport ....

VALERIE.

Vient-on de condamner Manlius à la mort ?
Servilius ... parlez, expliquez-vous, sans feinte.
Vous ne me direz rien que ne m'ait dit ma crainte.

ALBIN.

Hélas ! je prétendrois, par d'inutiles soins,
Vous cacher un malheur, dont tant d'yeux sont témoins.
Apprenez, apprenez, par ce recit fidelle,
L'effort d'une vertu magnanime & cruelle.
A pas précipitez l'ardent Servilius
Non loin de ce Palais, avoit joint Manlius,
Vers cet endroit fameux, temoin de la victoire,
Qui sur le Capitole a fait briller sa gloire,
Et qui voit maintenant, à la face des Dieux,
Leur défenseur chargé de fers injurieux.
Vôtre Epoux indigné, frémit de cet outrage :
Mais le fier Manlius, maître de son visage,
A ceux qui l'escortoient s'adresse en cet instant,

Il leur dit qu'il ſçavoit un ſecret important,
Que pour en informer le Sénat & l'Empire,
A Servilius ſeul il deſiroit le dire.
On s'éloigne d'abord, on n'eſt point allarmé
De laiſſer avec luy ſon ami deſarmé.
Moy ſeul, reſté prés d'eux, j'entens tout, & j'admire
Ce qu'un ferme courage à Manlius inſpire.
C'en eſt fait, diſoit-il, *& tu n'en doutes pas.*
Mes Juges ont ſigné l'Arrêt de mon trépas,
J'en ay l'avis certain. Si mon malheur te touche,
Epargne-moy l'affront de l'oüir de leur bouche,
Et du poids de mes fers ſoulageant l'embarras,
Vers ce bord que tu vois précipite mes pas.
Laiſſons à Rome au moins cette tache éternelle,
De m'avoir vû périr, où j'ai vaincu pour elle.
Ouy, répond vôtre Epoux, c'eſt par ce juſte effort
Qu'il faut te dérober aux horreurs de ton ſort:
Mais ce n'eſt pas aſſez de ſauver ta mémoire
De cet affront cruel, que m'impute ta gloire.
Je veux, en t'imitant, te vanger aujourd'huy.
Sur le bord auſſi-tôt il l'entraîne avec luy.
On s'écrie, on y court. Mais ce ſoin eſt frivole.
Tous deux précipitez au pied du Capitole,
Ils meurent embraſſez, triſtes objets d'horreur,
Où l'on voit l'amitié conſacrer la fureur.

VALERIE.

Hé bien? ç'en eſt donc fait, ô fortune inhumaine?
Et je ſerois encor le joüet de ta haine?
Mais contre les rigueurs, que tu m'as fait prévoir,
J'ay ſçû ſecretement armer mon deſeſpoir,
Et je vay malgré toi, par ce coup favorable
Finir tous tes projets contre une miſerable.

Elle ſe poignarde.

TULLIE.

Grands Dieux! Quelle fureur....

VALERIE.

Ne me plains point, je vais
A ce que j'ay perdu me rejoindre à jamais.

FIN.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Pieces qui doivent composer le Theatre François*; & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'Impression. A Paris le premier Novembre 1704. Signé, POUCHARD.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. PIERRE RIBOU, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer *Les Voyages de Tavernier, avec sa Relation du Serail*: mais comme il ne le peut faire réimprimer, sans s'engager à de trés-grands frais, il Nous a tres-humblement fait supplier de vouloir bien, pour l'en dédommager, lui accorder nos Lettres de Privileges, tant pour la réimpression de cet Ouvrage, que pour celles de plusieurs autres. A ces causes, voulant favorablement traiter ledit Ribou, & engager les autres Libraires & Imprimeurs à entreprendre, à son exemple, des Editions, dont la lecture puisse contribuer à l'avancement des Sciences & belles Lettres, qui fleurissent dans nôtre Royaume, ainsi qu'à soûtenir la reputation de la Librairie & Imprimerie, qui y ont été jusqu'à present cultivées avec tant de succés; Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Ribou, de faire réimprimer lesdits *Voyages de Tavernier, avec sa Relation du Serail*, & aussi de faire réimprimer *la nouvelle & parfaite Grammaire Françoise du Pere Chifflet, le Theatre François, ou Recüeil des meilleures Pieces de Theatre & Poësies des anciens Auteurs, & notamment des Sieurs de la Fosse, d'Auteroche, de Pradon, de Poisson, de Boursault, de Quinault, de la Grange, de Dancourt, & de Baron, le Jeu de l'Hombre, augmenté des decisions nouvelles sur les difficultez & incidens de ce Jeu*, en telle forme, marge, caractere, en un ou plusieurs volumes, autant de fois que bon lui semblera, conjointement, ou separément, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume, pendant le tems de dix années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons deffen-

ſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles puiſſent être, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obéiſſance, & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & debiter, ni contrefaire leſdits Livres en tout ni en partie, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous depens, dommages & interêts; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion deſdits Livres ſera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux, Comte de Ponchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Preſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt nôtre plaiſir. DONNE' à Verſailles le douziéme jour d'Avril, l'an de grace mil ſept cens dix, & de nôtre Regne le ſoixante-ſeptiéme. Signé par le Roy en ſon Conſeil, FOUQUET, & ſcellé du grand Sceau de cire jaune.

Regiſtré ſur le Regiſtre, n. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 42. n. 42. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du 13. Août 1703. A Paris le 11. Juillet 1710.

Signé, DELAULNAY, *Syndic.*

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-1112750274-19

MANLIUS CAPITOLINUS

TRAGEDIE.

Par Mr DE LA FOSSE.

Le prix eſt de vingt ſols.

A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, Quay des Auguſtins, à la Deſcente du Pont Neuf, à l'Image S. Loüis.

M. DCC. XIII.
Avec Approbation, & Privilege du Roy.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-1112750274-19